MACLAREN WALSH Jane et Brett TOPPING, *The man who invented Aztec crystal skulls. The adventures of Eugène Boban*

Pascal Riviale

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/jsa/17640>

DOI : 10.4000/jsa.17640

ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 20 décembre 2019

ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Pascal Riviale, « MACLAREN WALSH Jane et Brett TOPPING, *The man who invented Aztec crystal skulls. The adventures of Eugène Boban* », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 105-2 | 2019, mis en ligne le 20 décembre 2019, consulté le 03 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/jsa/17640> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jsa.17640>

Ce document a été généré automatiquement le 3 septembre 2022.

Tous droits réservés

MACLAREN WALSH Jane et Brett TOPPING, *The man who invented Aztec crystal skulls. The adventures of Eugène Boban*

Pascal Riviale

RÉFÉRENCE

MACLAREN WALSH Jane et Brett TOPPING, *The man who invented Aztec crystal skulls. The adventures of Eugène Boban*, Berghahn Books, New York/Oxford, 2018, 348 p., bibliogr., index, 81 ill. (en noir et blanc), photos (en noir et blanc).

- 1 Le nom d'Eugène Boban est aujourd'hui étroitement associé à ces fameux « crânes de cristal », qui attisent l'imagination et suscitent la production de tant de pages internet au contenu scientifico-mystique généralement peu crédible. Sa réputation paraît désormais aussi sulfureuse qu'elle fut autrefois excellente. Ces deux extrêmes sont sans doute tout autant discutables, et c'est le premier mérite de cette biographie que lui consacrent Jane MacLaren Walsh et Brett Topping que de proposer une vision du personnage d'autant plus crédible qu'elle est remarquablement bien documentée. Au-delà de la seule étude de la vie d'Eugène Boban, ce livre aborde plus largement la question du collectionnisme au XIX^e siècle et nous éclaire sur les débuts de l'archéologie américaniste.
- 2 L'ouvrage est composé de vingt chapitres, qui suivent les grandes étapes de la vie d'Eugène Boban, tout en s'attachant plus particulièrement à l'étude détaillée de quelques objets majeurs passés entre les mains de l'antiquaire, ainsi que certaines contrefaçons – plus particulièrement les crânes de cristal de roche. C'est cette fine analyse qui permet aux auteures, comme le lecteur le verra, de mieux cerner les activités professionnelles de Boban, y compris dans leur part la plus trouble.

- 3 Rappelons ici quelques jalons de la vie de cet intrigant personnage. Eugène Boban est né à Paris le 10 mars 1834. Issu d'une famille de petits artisans (son père était gainier, c'est-à-dire fabricant de gaines, d'étuis, d'écrins), rien ne le prédisposait à devenir un antiquaire unanimement reconnu par les milieux académiques et muséographiques pour ses connaissances en matière d'archéologie précolombienne. Dans le contexte de la fièvre de l'or qui attire tant d'aventuriers vers la Californie à partir de 1849, le jeune Eugène (il a alors 19 ans) émigre en 1853 dans cette partie du continent américain, avant de s'installer en 1857 à Mexico, où il dira avoir vécu ses plus belles années. Il rentre en France en 1869 afin de tenter de faire avancer ses affaires. Il ouvre à Paris une première boutique d'antiquités mexicaines. Peut-être désireux de donner un nouveau tour à ses activités commerciales, Boban repart en 1885 à Mexico, où il ouvre un magasin-musée. Empêtré dans un scandale archéologique, il quitte précipitamment le Mexique l'année suivante pour s'installer à New York. Il se réinstalle définitivement à Paris en 1887, où il poursuit ses activités d'antiquaire et d'américaniste reconnu, jusqu'à son décès en 1908.
- 4 Pour reconstituer la vie de Boban les auteures se sont appuyées sur deux principaux fonds d'archives : ses papiers personnels, aujourd'hui conservés à l'Hispanic Society à New York, et la correspondance reçue par Boban, conservée au département des manuscrits occidentaux à la Bibliothèque nationale de France (BNF). Le premier fonds comprend notamment des notes et des souvenirs manuscrits rédigés par Boban, ainsi que des pièces diverses relatives à ses activités commerciales ; ces papiers furent acquis à sa mort par un libraire allemand qui les revendit au collectionneur et bibliophile Hutington. Le second fonds compte plusieurs volumes de lettres reçues par Eugène Boban durant toute sa carrière de marchand ; on ignore dans quelles circonstances cette correspondance est entrée à la BNF, mais l'on pourrait supposer que cela ait un lien avec le désir de Boban d'assurer sa postérité. Il faudrait rajouter un troisième fonds (conservé aux Archives nationales) : celui de la Commission scientifique du Mexique établie en 1864, dans lequel le colonel Doutrelaine – le représentant à Mexico de cette commission – évoque les envois successifs faits par Boban dans la perspective de l'Exposition universelle de 1867 (Legoff et Prévost Urkidi 2011). Par ailleurs, les catalogues de vente successivement produits par Boban nous permettent d'avoir un bon aperçu du contenu de son magasin. Enfin, les données plus personnelles ont pu être reconstituées, notamment à partir des archives de Paris (déclaration de décès ; sommier foncier ; etc.) et des minutes des actes notariés conservées aux Archives nationales.
- 5 L'étude attentive des papiers d'Eugène Boban a permis à Jane Walsh et Brett Topping d'affirmer son intérêt précoce et sincère pour les cultures autochtones des Amériques : sa rencontre avec des groupes amérindiens vivant alors en marge des zones urbanisées de Californie semble avoir été déterminante. Ses notes de souvenirs montrent comment lui-même préfère très vite demeurer lui aussi à distance de ses congénères pionniers et orpailleurs pour vivre le plus souvent possible en compagnie des Amérindiens. Il semble d'ailleurs avoir commencé à collecter des artefacts auprès d'eux dès ses premières années américaines. Ce goût pour l'ethnographie puis l'archéologie américaniste n'a fait que se renforcer à partir de son installation au Mexique ; c'est aussi dans ce nouveau pays d'accueil qu'il en a fait progressivement une activité professionnelle à part entière, bénéficiant des circonstances favorables qui pouvaient se présenter : la politique des libéraux mexicains visant au démantèlement de nombreux monastères (ce qui lui permit sans doute de récupérer de nombreux objets d'art religieux de l'époque coloniale), puis l'intervention militaire française, l'arrivée de l'empereur Maximilien (dont il se targuait

d'être « l'antiquaire ») et sa connexion avec la commission scientifique du Mexique. Les auteures ont su tirer le meilleur parti des notes de Boban (conservées, on l'a dit, à l'Hispanic Society) pour mettre en lumière ces premières années californiennes puis mexicaines dont on ne savait jusqu'alors absolument rien. Rentré en France en 1869, Boban a su mêler ses talents pour le commerce et son réel intérêt pour les cultures amérindiennes afin d'asseoir sa réussite professionnelle. Bien qu'ayant reçu une courte éducation scolaire, Boban a constitué seul son savoir américaniste, qui s'avère d'ailleurs plutôt solide et respecté par ses contemporains : l'analyse de sa correspondance montre l'étendue de son réseau au sein des cercles de l'archéologie américaniste et préhistorienne, de l'anthropologie et des musées ethnographiques (on citera par exemple les noms de Hamy, Mortillet, Quatrefages, Bastian, Uhle, Holmes, etc.). On sait d'ailleurs que la relation nouée sur le long terme avec Ernest-Théodore Hamy, directeur du musée d'ethnographie du Trocadéro, leur fut réciproquement profitable (Riviale 2018). À ce propos, une information donnée pages 227 et 246 est très intrigante : dans ses notes manuscrites Boban aurait écrit vers 1884 ou 1885 que Hamy escomptait acheter ses collections américanistes pour la somme de 25 000 francs. Cette affirmation est très surprenante dans la mesure où Hamy disposait d'un budget d'acquisition quasiment nul pour son musée. Il savait donc pertinemment qu'il n'aurait pas les moyens nécessaires pour cette acquisition, à moins qu'il n'ait espéré pouvoir disposer d'une partie du produit de la vente des bijoux de la Couronne de France, ressources sur lesquelles il aurait également compté pour acheter la collection péruvienne du docteur Macedo alors en vente à Paris¹. Le processus engagé par le gouvernement au début des années 1880 pour faire autoriser cette grande vente aux enchères prit beaucoup plus de temps que prévu et finalement le musée d'ethnographie ne put bénéficier de cette manne exceptionnelle.

- 6 Boban était certainement soucieux d'affirmer sa réputation d'américaniste sérieux, d'où ses publications sur les cultures matérielles et l'iconographie du Mexique préhispanique ; certains de ses travaux (notamment sur les codex mexicains) faisaient même autorité de son vivant. Le livre de Walsh et Topping recense bien entendu l'intégralité de sa production scientifique. Cette réputation et son talent pour dénicher des pièces exceptionnelles ont assuré pendant des années le succès de son commerce de curiosités extra-européennes et d'archéologie préhistorique européenne. Après avoir démarré de manière très modeste à Mexico, ses contacts avec les officiers du corps expéditionnaire français et la commission du Mexique – par l'intermédiaire du colonel Doutrelaine –, lui ont permis de développer ses activités commerciales et surtout sa renommée. Le livre détaille ses entreprises successives : ses boutiques à Paris (d'abord rue de Sommerard, puis boulevard Saint-Michel et enfin avenue d'Orléans), sa tentative avortée de retour au Mexique en 1885, ses ventes – qu'il espérait spectaculaires mais en définitive assez décevantes – à New York entre 1886 et 1887, et finalement sa rencontre en 1889 avec le collectionneur Eugène Goupil, un industriel français nostalgique de sa vie antérieure au Mexique. Au travers de l'analyse attentive de ses diverses collections, les auteures soulignent le fait que finalement, hormis quelques exceptions, les plus belles pièces passées par ses mains furent des achats auprès d'autres collectionneurs (le comte de Peñasco, Melgar, Jupeaux, Labadie, Fuzier, Constantini, Waldeck), plus que ses propres collectes. Un autre indice de la place particulière prise par Boban sur le marché de la curiosité ethnographique réside dans la diversification rapide de son fonds de commerce. Quelques années après son retour en France, même si son magasin de la rue de Sommerard portait l'enseigne « Antiquités mexicaines », il y proposait des collections

d'origine nettement plus diversifiée : Boban avait étendu largement et durablement son champ d'action aux artefacts du monde entier et aux vestiges de la préhistoire européenne. Pour preuve, les collections acquises par Alphonse Pinart en 1874, qui si elles sont surtout célèbres pour ses pièces mexicaines, provenaient également d'Amérique du Sud (Colombie, Équateur, Pérou, Brésil) ou des îles du Pacifique sud. Une étude plus poussée des diverses collections ayant transité par le magasin de Boban serait sans doute riche d'enseignement : par exemple, les objets péruviens offerts par Pinart à l'État (que l'on peut supposer avoir aussi été vendus par Boban) semblent avoir une certaine homogénéité d'origine (côte centrale et environs de Pascamayo) ; l'analyse détaillée des papiers de Boban conservés à New York permettrait peut-être d'en identifier le précédent propriétaire.

- 7 Si de son vivant Boban jouissait d'une grande estime de la part de ses contemporains du monde savant, de par sa réelle bonne connaissance des cultures matérielles précolombiennes et préhistoriques, on découvre aujourd'hui quelques zones d'ombre. Tout d'abord, ses méthodes pour accroître son fonds de commerce ne semblent pas avoir toujours été très claires. Les auteurs nous en livrent un exemple en évoquant quelques objets probablement soustraits au Museo Nacional de Mexico que le marchand parvint à capter on ne sait comment (p. 133). Mais son image est surtout écornée par quelques grandes tromperies archéologiques auxquelles il est désormais associé (de près ou de loin, cela reste encore à déterminer, mais le fait est indéniable), même si en comparaison d'autres collections de son temps, celles passées entre les mains de Boban contenaient apparemment peu de pièces douteuses. Jane Walsh relève la présence d'une première contrefaçon dans les collections de l'antiquaire vers 1864, dans le catalogue qu'il rédigea à Mexico à la demande du colonel Doutrelaine : il s'agit d'une plaque d'obsidienne gravée, supposément trouvée à Teotihuacan. Or Boban, qui fréquentait souvent les lieux et aimait à fureter un peu partout, ne pouvait ignorer que plusieurs ateliers de contrefaçons y étaient établis. Les auteurs relèvent que l'histoire de cet objet d'obsidienne a varié selon les interlocuteurs de Boban, preuve selon elles qu'il était conscient d'avoir affaire à un faux ; on pourrait modérer la portée de cet argument en notant que, comme tant d'autres antiquaires, il livrait probablement l'histoire qui, selon les circonstances et les interlocuteurs, lui paraissait la plus séduisante. Néanmoins, l'on peut en effet considérer cet exemple (p. 154-157) comme une première faille dans la cuirasse de « Monsieur Boban ». La présence autour de Mexico de nombreux militaires français a dû contribuer notablement au développement du commerce archéologique et, corollairement, à la production croissante d'imitations frauduleuses ; il était sans doute difficile pour l'antiquaire de résister à la tentation de vendre à bon prix des contrefaçons à des clients qui, pour la plupart, n'y connaissaient strictement rien. Mais évidemment ce sont surtout les crânes de cristal qui ont fait couler le plus d'encre et qui ont contribué à ternir rétrospectivement sa réputation (ou à l'inverse à faire découvrir ce personnage par un plus large public avide de mystère et de science-fiction).
- 8 Si le crâne est très présent dans l'iconographie au Mexique, notamment dans les *tzompantli*, il l'est aussi dans celle de l'Europe catholique, depuis le Moyen Âge. Il n'est pas impossible que l'idée de cette tromperie ait émergé en voyant des œuvres ou des objets extraits des monastères mexicains démantelés dans le cadre de la politique libérale de la fin des années 1850². Grâce aux analyses et aux observations microscopiques réalisées sur certaines de ces pièces conservées par la Smithsonian Institution, le British Museum et le musée du quai Branly – Jacques-Chirac, Jane Walsh a démontré indubitablement et définitivement l'origine moderne de ces objets (qui jusqu'à une date

récente étaient considérés comme de véritables « trésors muséographiques »). Les auteures recensent (p. 208-214) une dizaine de crânes de cristal de roche « mexicains » documentés au XIX^e siècle (et probablement produits à cette époque) et démontrent leur lien indéniable avec Eugène Boban : quasiment tous sont en effet passés entre les mains de ce marchand ! En l'état actuel de la documentation, il est difficile d'établir jusqu'à quel point Boban a été compromis dans ces fabrications frauduleuses. N'en demeure pas moins qu'il en a clairement profité en les offrant à la vente dans son magasin ou bien par le biais de ses catalogues. Disons qu'au mieux, s'il n'a pas été à l'origine de leur fabrication, il devait subodorer la tromperie, mais n'en disait rien. Les auteures notent d'ailleurs que le plus souvent Boban prenait bien garde de ne pas écrire dans ses catalogues qu'il s'agissait de crânes précolombiens, mais la manière dont il les présentait laissait planer le doute : ainsi dans le catalogue de la grande vente aux enchères organisée par lui à New York en décembre 1886, le crâne de cristal (qui devait plus tard aboutir dans les collections du British Museum) n'était pas ouvertement présenté comme préhispanique, mais le marchand écrivait que l'objet venait du Mexique puis glissait à la suite un commentaire sur l'importance du crâne humain dans la production matérielle préhistorique, amenant nombre de ses lecteurs à établir un lien entre la notice sur le crâne de cristal et l'information « historique » (p. 204). Les auteures relèvent finalement une anecdote troublante : en 1900, soit quelques années avant sa mort, Eugène Boban donna une interview au cours de laquelle il déclara que la plupart des crânes de cristal étaient des contrefaçons, mais qu'il était l'un des seuls à pouvoir les reconnaître. Pourquoi cette sortie fracassante ? Il s'agissait peut-être d'un pied de nez adressé aux « spécialistes » et une manière provocatrice d'affirmer qu'il était encore le maître du jeu ; une sorte de revanche auprès du monde académique pour un homme qui s'était fait tout seul et avait constitué son savoir – indéniable – par lui-même. Après tout, sa réputation comme mexicaniste n'était plus à faire et, étant probablement retiré des affaires commerciales, il ne risquait plus grand-chose à lâcher cette information qui pouvait aussi bien le dédouaner que passer pour un aveu. Cette soif de reconnaissance l'avait sans doute animé durant toute sa carrière professionnelle ; au soir de sa vie, ce désir lui paraissait peut-être plus dérisoire.

- 9 Ce livre consacré à la personnalité complexe de l'antiquaire Eugène Boban peut donc être considéré comme une contribution majeure non seulement à la biographie de ce personnage étonnant, mais plus largement à l'histoire de l'américanisme naissant au XIX^e siècle. Cet ouvrage très documenté offre en outre le plaisir d'être d'une lecture aisée et agréable. On ne peut que le recommander tant au spécialiste de l'histoire de l'archéologie qu'au néophyte qui souhaiterait s'initier à ce champ d'étude.

BIBLIOGRAPHIE

LEGOFF **Armelle** et **Nadia** PRÉVOST URKIDI (éd.)

2011 *Homme de guerre, homme de science ? Le colonel Doutrelaine au Mexique. Édition critique de ses dépêches (1864-1867)*, Comité des travaux historiques et scientifiques, Paris.

MONGNE Pascal

2010 « Du Golgotha au *tzompantli*. Les crânes “aztèques” en cristal de roche », *Gradhiva*, 11, p. 181-187.

RIVIALE Pascal

2018 « L’anthropologue et l’antiquaire : les relations entre Ernest Théodore Hamy et Eugène Boban », in José Contel et Jean-Philippe Priotti (dir.), *Ernest Hamy, du Muséum à l’Amérique. Logiques d’une réussite intellectuelle*, Presses universitaires du Septentrion, Villeneuve d’Ascq, p. 103-117.

NOTES

1. Information communiquée par Manuela Fischer, responsable des collections sud-américaines à l’*Ethnologische Museum* de Berlin (7 novembre 2017).
 2. Sur cette ambivalence de l’iconographie mortuaire au Mexique voir l’hypothèse intéressante de Pascal Mongne (2010, même si l’auteur me semble pousser un peu trop loin ses conclusions).
-

AUTEURS

PASCAL RIVIALE

Archives nationales, chercheur associé au centre Erea du Lesc, membre associé de l’Institut français d’études andines